Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 40

Artikel: Le comptoir de 1923
Autor: Suzette
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218247

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

principale, un clocher trapu — un vrai clocher bourguignon. Le porche est bas mais, au-dessus, grimpe une vigne vierge et, tout en haut, la flèche, portant la croix et le coq, s'élance dans le ciel.

En face de l'église, sur l'emplacement de l'ancien château-fort, voici la cure avec ses volets flammés vert et blanc. Un grand marronnier, une allée sablée et un porche en tuf recouvert d'une belle draperie de lierre. Et au-dessous, le village, le grand village qui s'étend en forme de triangle jusqu'à la plaine où l'on aperçoit, toute seule, la petite gare. Les maisons sont anciennes ; elles ont de larges toits avec des auvents et des galeries à jour.

Quand on s'assied sur une roche, au bord du chemin, on voit tout le grand paysage : collines où les prairies s'allongent, vignes agrippées aux pentes et villages égrenés le long des grandes routes. Vue de haut, c'est une campagne plate couverte de champs et de taillis, dans laquelle pénètre, près d'Yverdon, la pointe du lac de Neuchâtel. Au loin, les Alpes sont invisibles, noyées dans la brume.

La route monte. De temps à autre un hêtre vigoureux met la note claire de son feuillage magnifique dans la masse sombre des sapins. Et, quand on arrive à mi-côte, à l'endroit dit des « Gracis-Brûlés », on lève la tête pour apercevoir, droit au-dessus de soi, l'énorme masse rocheuse du Mont-de-Baulmes. C'est près des « Gracis-Brûlés » que se dressaient encore, il y a quelques années, les derniers beaux sapins de la forêt de « Bataillard », classés parmi les « beaux arbres du canton de Vaud ».

Maintenant, il y a partout des hêtres aux tiges noueuses et au feuillage grêle. Dans ces taillis, parmi des buissons épais qui paraissent infranchissables, on vient, en mai, cueillir des gerbes de muguet blanc et, en août déjà, de gros bouquets de cyclamens. Ce petit territoire est devenu le domaine des écureuils. Nullement effrayés à notre arrivée, ils continuent leurs sauts gracieux dans les branches et s'arrêtent, de temps à autre, pour grignoter un fruit sec.

Dans la direction du sud, entre le Suchet et les rochers des Aiguilles, on voit la route de l'Aiguillon s'en aller, toute droite, à travers le pâturage. En cette saison où des détachements de cavalerie sont cantonnés dans plusieurs villages du Jura, il n'est pas rare de voir un bel escadron partir pour la montagne. Aujourd'hui, ce sont des guides qui cheminent sur la route. On entend, malgré la distance, le sourd piétinement des sabots tandis que les hommes, en vareuse verte, képi à gourmette et à plumet blanc, marchent à côté du cheval. Sur le pâturage des Crébillons, ils forment une longue chaîne mouvante, dans l'étendue verte, puis, ayant franchi la porte de César, ils disparaissent derrière la masse rocheuse de l'Aiguillon.

Après les « Gracis-Brûlés », la route de Mont-Feloux décrit sa dernière courbe, puis s'en va, toute droite, dominant un paysage immense. vers Prayel qui fut, jadis, un pâturage et un but de promenades dominicales. A droite, une masse rocheuse émerge des arbres, c'est Belleroche ; chaque année, quand revient le soir du premier août, on y allume un grand feu de joie. Au-dessous s'étend une vaste forêt de pins à l'écorce rose et aux longues aiguilles — forêt de pins qui fait songer à des paysages de la Méditerranée. Et quand on se retourne, on aperçoit, en enfilade, les puissants rochers aux noms connus — Reban à l'Ours, Grand Nez, Bec du Gros-Vé — qui ressemblent à la proue de navires imaginaires s'avançant dans l'espace.

Au delà de Prayel, la route traverse la forêt de Mont-Feloux, dans un plateau rocailleux, où les arbres ont peine à trouver leur vie. Les racines tordues émergent du sol, pareilles à des serpents enlacés ; elles rampent et brusquement s'enfoncent afin de trouver une terre favorable. A gauche et à droite, les épilobes jalonnent le chemin — hautes tiges à fleurs roses — mettant leur note claire dans la masse sombre des sapins. De temps à autre, il y a, au bord de la route, des quais d'embarquement où les gros « billons » entassés attendent l'arrivée des chars à brancards ou des camions-automobiles.

Un coude brusque, et la route oblique vers l'ouest .Un joli gravier couvre le chemin, bien uni, et dépourvu d'ornières. Et l'on va longtemps, longtemps, dans ces vastes solitudes boisées, sans jamais rencontrer personne. De temps à autre le silence est rompu par le cri des oiseaux, par le lointain son du cor de chasse ou encore par les coups répétés du pic-épeiche frappant les arbres creux. Un joli feuillage tamise les rayons du soleil et parfois, sur la mousse, on aperçoit des ronds de lumière. Entre les sapins qui se pressent en colonnes serrées, vous avez souvent une échappée sur les rochers tourmentés de Covatannaz et les pentes herbeuses des Rasses. Dressé sur son esplanade, le Grand-Hôtel apparaît avec ses innombrables fenêtres, ses balcons et ses terrasses. Au-dessus, se détachant dans le ciel bleu, le drapeau fédéral déroule mollement ses plis.

Dominant de haut les gorges, la route contourne la montagne et nous conduit aux sources de l'Arnon, dans une petite plaine marécageuse où l'on exploite la tourbe. Des maisons basses, aux toits de zinc, sont groupées tout autour ; ce sont les hameaux de Culliairy et de la Sagne. Routes et sentiers traversent de belles prairies, toutes reverdies et fleuries — en ce mois de septembre — de colchiques innombrables.

Mais déjà la route monte. Voici Sainte-Croix, le gros bourg, avec ses maisons aux toits rouges dont les hautes façades sont percées d'une multitude de fenêtres. Au delà se dressent le Cochet, puis le Mont des Cerfs, entre lesquels passe la route du col des Etroits. Plus loin, c'est le Val de Travers, les montagnes neuchâteloises et la France. *Jean des Sapins.*

Après boire. — Un campagnard qui caressait par trop le « petit verre » et qui commençait tôt ses libations, étant en état d'ébriété, rencontra un matin, de bonne heure, un médecin de sa connaissance.

— Oh ! oh ! François, déjà « emmêché ! » fait le représentant de la Faculté. C'est bien tôt. Ah ! vous filez un mauvais coton. Vous vous suicidez avec ce système. Il vous faut lâcher cette maudite goutte.

— Eh ! monsieur. le docteur, je crois bien qu'on voit plus de vieux ivrognes que de vieux médecins.

LE COMPTOIR DE 1923 [1]

I

— Ecoute-voi, Sami, dit un soir Marianne,
Y faut te rappeler ce que tu m'as promis
Sur le char, en rentrant du Comptoi de Lausanne,
En mil neuf cent vingt-deux !
— Qu'est-ce que j'ai promis ?
S'y faut se rappeler, une année en arrière,
Tous les mots qu'on a dit ! Surtout que ce jour-là,
J'étais un peu... lancé ! Ma foi, le vin, la bière,
La fondue et le reste...
— Oui, oui, on sait tout ça !
Mais on voit bien aussi, pardine, que les hommes
Sont bons poû tout promettre et ne jamais tenî !
Ça nous dit : « Tu veux voî, au prochain Comptoî,
Ça veut marcher ! on veut tout voî avant midi
Sans rien boire. En dînant, on vide une bouteille,
Et pis on se remmode à courî jusqu'au soî.
Encore une bouteille, et c'est tout ! » Deux bouteilles
De tout le jour ? Mon té ! Mais y faudrait pouvoî
Se tenî. Non, vois-tu ! une fois par la cave,
Y z'ont beau t'avoî mis dans les autorités,
Conseiller communa, assesseu, belle rave
Que tout ça quand on a rôdé par les cafés !
On n'a pas plus d'escient qu'un gamin !
— Tiens, Marianne !
Tu te fiches de moi comme d'un taborniau ?
Eh bien, tu verras voî ! on retourne à Lausanne
Demain, les deux. Et pis, je te paie un fourneau
Tout battant neuf pou mettre à la chambre derrière,
Ric rac, sans rouspetter un mot, si tu me vois
Boire un verre de plus !
— Mon té ! je serais fière
De te donner raison, pou une fois.
Mais qui vivra verra.

II

Le lendemain, la Grise
S'en alla de nouveau, dans la plaine, là-bas.
Les deux époux, bientôt, devant la porte grise

(Voir No 46 de 1922.)

Achètent leurs billets. — Eh ! bien, nous y voilà,
Dit Sami. A présent, c'est donc toi qui commande
Et qui conduit la barque. Où veux-tu nous mener ?
— Eh ! mon té, pou un jou que tu laisses ta bande
De pèdzes, tu ne veux quand même pas jeûner !
Allons de ce côté, on y voit bien du monde,
Ça doit être joli...
Sami suit sa moitié
Comme un mouton docile attendant qu'on le tonde.
La brave Marianne en a presque pitié.
Ils ont déjà passé devant les carrelages,
Les arbustes, les fleurs.
— Charrette, quels beaux fruits !
[plantages.
Et pis, quels beaux porreaux ! Y z'ont des bons
Et là, regarde-voi ces raisins ! Ça traluit
Déjà.
— Tout ce beau coin, c'est un mossieu de Morges
Qui a ça cultivé ; Mossieu Pada... Padi...
— Oui, oui, un étranger... Voilà le cousin Georges !
— Bonjou, bonjou, cousins ! Alô, ça vous va-t-y ?
— Pas mal...
— Mais dites-voi, si on buvait un verre
Ensemble. On serait plus à l'aise pou causer !
Sami hésite un peu. C'est sûr qu'un ou deux verres
Ne feraient pas un pli le long de son gosier.
Mais sa femme sourit déjà. Ça le taquine :
— Charrette ! on me prendrait pou un rude lulu !
Pas à présent, dit-il. On dîne à la cantine
Vers midi. On veut bien se revoî ! — Entendu !
— Hein ? qu'en dis-tu, bourgeoise ? on est pourtant
De parole et d'escient, on répond non [des hommes
Quand on veut !
— Oui, c'est vrai. On sait bien que les hommes
Même les plus mauvais, ont quelquefois du bon !...
Sami n'ajoute rien. Il sait bien que les femmes
S'arrangent pour avoir toujours le dernier mot
D'ailleurs, il faut tout voir, et lire les réclames
Qu'on leur donne.
— On dirait qu'on entend un piano
Là-bas. Ecoute-voi ! C'est comme un gramophone.
Viens voi, asseyons-nous un moment sû ce banc.
— Eh mon té ! Y paraît que c'est le téléphone
Sans fil. Est-y permis ! Ce qu'on voit à présent !
— Et là, ce cinéma où les gens vont et viennent
Comme si c'était vrai !
— Mon té ! quelle invention !
Plus on va en avant, et moins les vieux comprennent.
— Mais c'est midi passé. Cette dégustation,
Où est-elle à présent ? Moi, tu sais, je commence
A avoi l'estomac tout plat. Et les cousins
De Peney vont trouver le temps long !... On avance.
Dans la vaste cantine on peut s'asseoir enfin.

III

Sami jette un regard de triomphe à sa femme :
— Hein ? pas une gorgée, et c'est passé midi !
(Ça fait toujours plaisir de donner tort aux femmes.)
— Oui, oui, tu as gagné ce matin, mais voici
Le plus dur. Il fait chaud dans la halle aux machines.
On verra si tu peux te tenî jusqu'au soî.
Sami a savouré son verre. Il s'achemine,
Toujours obéissant, vers l'escalier. — Dis-voî,
On est bien fier aujourd'hui ! A la pinte,
Là, tout près, on est tous ensemble. Allons ! tu viens ?
La Marianne ira voî les fleurs. Non ? quelle quinte
Te prend-y de refuser un verre ? Y n'y a pas moyen
Que tu sois tempérant, tout d'un coup !...
La patience
De Sami est à bout. Cette fois, c'est trop fort...
Sa femme le regarde avec un drôle d'air :
— Je gage,
Pense-t-il, qu'elle croit me tenî. Elle a tort,
Et j'aurai le dessus, charrette de charrette !
— Ce soî, ami David, on boira ce demi.
Impossible à présent. Nous avons une emplette
A faire.
Et triomphant, lestement il gravit
L'escalier. Cette fois sa femme est inquiète :
Son Sami est malade ! on ne l'a jamais vu
Tenî bon comme ça !
— As-tu mal à la tête ?
Ou bien à l'estomac ? lui dit-elle. Bien sû
Que tu as trop dîné !...
Sami se met à rire
En avançant toujours. Il est content de lui,
La victoire s'approche, il la voit lui sourire.
— Mal, moi ? Je n'ai jamais été mieux qu'aujourd'hui !
Ils arrivent devant les poêles de faïence :
— Lequel aimerais-tu ? dit-il, un peu narquois.
Ce joli vert, ou ce gros brun, là-bas ? Je pense
Que le vert doit brûler quand même moins de bois.
Marianne est muette. Au fond, elle est contente
De voir que son Sami aura gagné tantôt.
Mais c'est dur d'avoir tort. La plus obéissante
Des femmes n'aime guère être prise en défaut.
— Y ne nous reste plus à voî que les machines,
Dit-elle enfin. Je vais t'attendre sû ce banc

En regardant les fleurs : — Alô, tu t'imagines
Que je vais m'embarquer tout seul par là-bas dedans ?
Toi qui connaît tout ça, cherche-voi les charrues
Et les motoculteurs. Et puis, y nous faudrait
Acheter un chaudron...
Ils passent en revue
La halle tout entière. Et maintenant on dirait
Que Sami ne connaît plus le jus de la treille.
Six heures vont sonner.
— Hein, femme, qu'en dis-tu ?
Je crois que j'ai gagné largement ma bouteille ?
— Ma foi, respect pou toi ! Non, je n'aurai pas cru
Que tu pourrais tenî une journée entière.
Mais moi, avec tout ça, je n'ai pas mon fourneau.
— Ecoute, j'ai gagné. Alô, point de manières :
J'achète, en souvenî, le plus beau de là-haut.
Il se dit, à part lui, en payant son emplette :
— Le jou m'a paru long. Ce poison de Comptoî
Etait rudement grand, charrette de charrette !
Ma foi, j'étais content de voî venî le soî !

Tante Suzette.

LA FAUTE DES MUNICIPAUX

IL y a une quinzaine d'années, certaine grande commune urbaine du littoral du Léman se vit dans l'obligation de reviser son Règlement de police qui, paraît-il, n'était plus en harmonie avec les circonstances du moment. Inutile de dire que quelques articles, tel par exemple celui concernant l'ouverture et la fermeture des établissements publics provoquèrent des récalamations plus ou moins justifiées. Les intéressés adressèrent en effet, à l'autorité compétente des requêtes tendant à sauvegarder leurs affaires particulières ou à créer des exceptions en leur faveur. Celle que nous publions ci-après nous paraît un modèle du genre, aussi en avons-nous scrupuleusement respecté l'orthographe.

Municipalié de .... ets Messieurs

Messieurs,

Pour la présente ont vient auprés de vous (pour vous demander) si vous croyer que cette nouvelle lois est juste, soit être forser que d'ouvrir l'établissement que à huites heure du matin? Celat je trouve que se (c'est) vouloir empêcher à un père de famille de gagner sa vie. D'après tout les grand frais, soit des fort loyer, pas mal de patentes, sans compte lumière, journeaux, verreries, etc, il me semble bien que tout celat peux apsolument pas durer, car pour quelque persones qui tienne un établissement que simplement pour pas consumer leurs capitaux celat leur va ancor bien ; mé pour un père de famille qui a pour vivre que une simple boite d'ouvriers, paye comme frais autant que ceux qui peuve d'ormir a son aise, ce bien vouloir lui empecher de gagner sa vie... A part celat plusieurs ouvreier qui venez scit de Lausanne, aux de Montreux, etc., par le train qui consomez deux déci, un pétit vere, en mangeant leur bout de pain, au lieu (qu') à présent ses povres ouvriers, sont forser de rester à la rue aux sur une place, pour attendrez leur de rentrer à l'atilier. Se (c'st) bien vouloir cherche a faire venir mechan son semblabl pour l'obliger à vivre à la fantesie de certain Messieurs qui ont crée cette abbominable nouvelle lois injuste qui empêche de gagner sa vi aux travailleur établi.

Donque jose croire que cette nouvelle lois ne continuera pas longtemp et que ses Messieurs reflesirons auprès de leur faute, et qui n'anpecherons plus de gagner la vie a qui de juste.

Je saurez .serai) Messieurs ancore d'accord que les Café soye fermer à 11 aux 11 heures du soir, excepter le dimanche, et libre pour l'ouverture du matin soit pas avant 5 heures, seux qui tiene ouvrire ; et de cette façon seux qui ne ouvre pas sont libre, car pas tout le monde peux être aux même degré. Pour mon compte Messieur ses la classe ouvrière en faisant onorablement ses petite consumations qui me fait vivre, car je peux ancore me vanter que nore établissement ne saurez (saurait, soit) ancore un des plus tranquille et que ses Messieurs non jamay eu à se plaindre.

Donque pour celat, je vous fait demande de suprimer la belle nouvelle lois en vigeur en comptent que ses Messieurs prendrons en considérations cette domande, il me reste que vous remercier d'avanse.

Salutations empressée, votre serviteur

Parler de *la faute des municipaux*, c'est en général comme dans le cas particulier, mettre le comble de l'impertinence envers une autorité légalement constituée. Aussi celle qui reçut ce singulier message y répondit-elle comme il convenait, c'est-à-dire par le plus profond silence. Ensorte que son correspondant, ne pouvant se soumettre à un régime qu'il estimait excessif, finit par liquidr son fonds de commerce et mettre la chaîne des Alpes entre lui et notre pays.

Rocharnon.

LE PÈRE SAMSOM

I.

L'homme fort.

J'étais alors bien petit. Je ne sais si c'est la curiosité ou le hasard qui m'avait amené au coin d'un champ où l'on plantait une borne. Ils étaient là, les intéressés, gravement groupés autour du trou. On aurait dit qu'il s'agissait de l'accomplissement d'un acte religieux. Enfin l'un d'eux prit la pierre par la pointe, la descendit avec précaution dans la cavité, pendant qu'un autre la calait avec deux morceaux de briques, qui devaient témoigner sans doute que la pierre avait été placée là intentionnellement. Puis, l'un des paysans, je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui, c'était un grand diable avec un bonnet blanc sous son vieux chapeau et une grande veste de bure, se retourna brusquement, me saisit par les deux oreilles, que je portais fort longues, le maître d'école y avait pourvu, et me les frotta dûment jusqu'à ce que je poussasse les hauts cris.

— Eh ! eh ! tu te souviendras de cette borne ! me dit-il avec un gros rire dont le souvenir me fait encore fermer les poings. A l'heure qu'il est, je vous y conduirais les yeux fermés.

Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris la haute portée de ce raisonnement. Celui qui fait de la morale (et qui n'en fait pas ?) a beau crier ses vérités par dessus les toits, l'homme est de nature si oublieuse qu'il ne retient rien, à moins que l'expérience ne prenne la peine de lui frotter les oreilles.

Demandez plutôt au père Samson ! Le père Samson était un hâbleur d'un genre particulier. On le trouvait régulièrement dans une de ces auberges, assez rares aujourd'hui, même dans le bon pays de Fribourg, qui ne changent de clientèle que par la succession des générations. Allez-y une fois tous les vingt-cinq ans, vous y retrouverez à peu près les mêmes figures, sauf ces altérations produites par l'effet du temps. Assis pendant l'été à l'embrasure de la fenêtre, et pendant l'hiver auprès du poêle, le père Samson était là, chaque soir, depuis huit à neuf heures et demie, sirotant sa chopine de vin vieux, fumant ses deux pipes de Porto-Rico, parlant peu, mais disant bien, à moins qu'il ne se lançât, ce qui lui arrivait du reste assez fréquemment, sur le terrain scabreux où il avait gagné le surnom de Samson.

Il avait la manie de se prétendre invulnérable, impérissable, immortel, et il l'avait si souvent répété aux habitués de l'auberge, qu'il avait fini lui-même par se prendre au sérieux et qu'il avait tacitement consenti au titre de Samson qu'on lui donnait un peu ironiquement.

Il faut avouer qu'il portait admirablement bien ses soixante-cinq hivers et sa chevelure grisonnante. Il avait le pied ferme, la vue excellente, et un appétit inaltérable. Dans les grandes occasions, il ne se faisait pas trop prier pour chanter sa petite chanson, et il était rare qu'il ne trouvât pas le mot pour rire lorsque le beau sexe, comme il l'appelait, s'approchait de lui. Il se laissait même accuser d'avoir « l'année passée », dansé un rigodon avec la fille d'une de ses amies d'autrefois ; mais quand, pour confondre son incrédule, il prenait l'hôtesse à témoin, celle-ci donnait néanmoins à entendre que « l'année passée » n'était pas tout à fait la dernière

En somme, le père Samson était le doyen des habitants de l'auberge, et Dieu sait comment, malgré ses gourmes, il était choyé, caressé et fêté.

Or figurez-vous l'inquiétude de ces braves gens lorsqu'un soir le père Samson manqua à l'appel.

— Où est donc le père Samson ? Il est en retard, ce soir.

— Une affaire ! sa montre arrêtée ! Oh ! n'ayez peur, il viendra bien sûr.

Huit heures et demie sonnèrent, puis neuf heures.

— Décidément, il ne viendra pas.

— C'est singulier ! ça ne lui est jamais arrivé.

— Un accident peut-être ?

— A moins qu'il ne soit parti pour sa tournée habituelle.

— Impossible... car aujourd'hui il se portait à merveille. Je l'ai vu, et d'ailleurs vous le connaissez

— Il est joliment vieux, le père Samson.

— Bah ! il ira à cent ans, cet homme-là.

— Bien oui, mais... ça va jusqu'à une fois. Voyez mon grand-père. Lui aussi était comme ça un fort. Tout de même a-t-il été piqué.

— Oh ! je m'en souviens bien, de ton grand-père. C'était un fameux vivant.

Et notre homme de raconter là-dessus une série d'histoires qui probablement durerait encore à l'heure qu'il est, si la porte de la salle ne se fût ouverte tout à coup et n'eût donné entrée à un nouveau personnage.

— Et le père Samson ! Comment va-t-il ? cria-t-on de toutes parts.

— Il est un peu fatigué ce soir, dit le nouveau venu, qui n'était autre que le fils de celui qui intéressait à un si haut degré les chalands de l'auberge. Il s'est mis au lit après souper et il m'a chargé de venir excuser son absence.

Ce n'était pas tout à fait la vérité, et la plupart le comprirent, car on connaissait trop bien l'homme fort pour croire qu'il se décidât à manquer à une habitude aussi ancienne, et qui était pour ainsi dire une affaire d'honneur pour lui, par l'unique motif d'un peu de fatigue. Mais on s'empressa de détourner la conversation, car on aimait sincèrement le père Samson.

P. Sciobéret.

ASSOCIATION DES VAUDOISES

La réunion d'Aigle. — Le programme de la réunion d'automne d'Aigle, le dimanche 14 octobre, a été définitivement fixé comme suit :

10 h. 29. Arrivée à Aigle.

10 h. 45. Culte au temple d'Aigle.

12 h. 30. Dîner ou pique-nique à l'hôtel Victoria. (Dîner à 3 fr. 50 ; ration de potage et pain : 50 cts.)

14 h. Productions, chants, causeries, promenades, si le temps le permet.

16 h. Thé offert par la section d'Aigle.

Départ à volonté.

Les retardataires sont priées de s'inscrire sur le champ auprès de Mlle E. Capré, secrétaire de la section d'Aigle, en indiquant le nombre des participantes, le nombre des dîners complets et des rations de potage.

Les collègues désirant se joindre au billet collectif Lausanne-Aigle, (coût : 4 fr. 40), sont priées de s'inscrire avant le 12 octobre auprès de Mme Mermod, villa d'Ossola, Ouchy. Téléphone 55.63.

Royal Biograph. — La direction du Royal Biograph a eu la chance de s'assurer un nouveau succès de l'écran des plus récents : **Les Aventures de Kid Roberts,** gentleman du ring, superbe film sportif en deux rounds de 30 minutes, d'un genre absolument nouveau de par sa conception, son interprétation et la façon dont sont interprétées les scènes. Au même programme, une délicieuse comédie dramatique et humoristique en trois actes. **Le cousin pauvre,** avec le concours de Will Rogers, dans le rôle principal, fervent du sport, fervent du ring et fervent du rire ! Voilà certes un programme qui vous donnera à tous entière et pleine satisfaction. Tous les jours matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 7 octobre, deux matinées, à 2 h. 30 et à 4 h. 30.

Pour voyager. — Au nombre des nombreux horaires qui viennent de paraître, il faut, en tout premier lieu, signaler celui dit « Le Major Davel » (maison Delacoste-Borgeaud, à Lausanne), avec sa disposition très agréable, sa carte synoptique et son répertoire très pratique. Les acheteurs de son édition avec couverture de toile bénéficient d'une assurance accidents.

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défraîchis.

Pour la rédaction : J. Monnet.
J. Bron, édit. resp.
Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron